



LA CASE DU SIÈCLE
À PARTIR DU 27 JANVIER
LE DIMANCHE À 22.00

LIBAN, DES GUERRES ET DES HOMMES

Frédéric Laffont donne la parole aux Libanais
dans un film en trois parties

5

À PARTIR DU 27 JANVIER
LE DIMANCHE 22.00

DOCUMENTAIRE

Durée
3 x 52'

Auteur-réalisateur
Frédéric Laffont

Production

**Artline Films, Camera
Magica, INA, avec la
participation de France
Télévisions, de Radio
Télévision Suisse
(RTS), de la Chaîne
Histoire
et de TV5Monde**

Année
2012

LA CASE DU SIÈCLE

LIBAN, DES GUERRES ET DES HOMMES

Ils sont épicier, agriculteur, libraire, mère de famille, ingénieur, musicien... Hommes et femmes de différentes générations, ils ont vécu les combats meurtriers qui ont déchiré le Liban depuis 1975. En recueillant leurs paroles pour ce film en trois parties, Frédéric Laffont signe une œuvre universelle sur la destinée des êtres dans le fracas des guerres.

PAS DE PORTE-PAROLE, DE CHEF OU DE SPÉCIALISTE, PERSONNE NE PARLE AU NOM D'UN GROUPE RELIGIEUX, D'UN CAMP OU D'UN PARTI. PAS D'ANALYSES, MAIS UNE SOMME DE TÉMOIGNAGES, COMME UNE MOSAÏQUE DE DESTINS ET D'EXPÉRIENCES PERSONNELLES FILMÉE À HAUTEUR D'HOMME.

Près de quarante années après le début du conflit libanais, en avril 1975, l'histoire du Liban en guerre reste à raconter. Fil rouge du film de Frédéric Laffont : le peuple libanais, son urgence de vivre, ses souffrances et ses rêves, son enracinement dans sa terre. Après plus de trois années de réalisation, le film repose sur les récits personnels des « sans-voix » du Liban. Tous s'expriment à la première personne. Pas de porte-parole, de chef ou de spécialiste, personne ne parle au nom d'un groupe religieux, d'un camp ou d'un parti. Pas d'analyses, mais une somme de témoignages, comme une mosaïque de destins et d'expériences personnelles filmée à hauteur d'homme. Différents points de vue composent l'espace du film comme les pièces éparpillées d'un puzzle. Les êtres et leurs histoires, parfois des ennemis d'antan, y cohabitent en paix. Un film de référence sur la guerre, mais aussi une œuvre pour la paix.

FILMOGRAPHIE

Frédéric Laffont a voyagé et filmé au Liban depuis 1985. Auteur et réalisateur d'une soixantaine de films documentaires diffusés mondialement, il a remporté les plus prestigieuses distinctions de la profession, dont le prix Albert-Londres, pour *La Guerre des nerfs*, l'un de ses reportages au Liban.

Parmi ses réalisations les plus récentes : *1 \$ pour une vie* (2009), *Mille et un jours* (Etoile de la Scam 2007), *Ballade pour un cow-boy* (2005), *Poussières de paix* (Prix spécial du jury, Festival du Scoop d'Angers 2002).

Frédéric Laffont est aussi auteur de trois livres : *Israël, Palestine – Mille et un jours, mille et une nuits* (Arléa), *Poussières de guerre – Le chant des armes, le temps des larmes* (coécrit avec Christophe de Ponfily, Robert Laffont), sur la guerre URSS-Afghanistan, et *Maudits soient les yeux fermés* (JC Lattès), sur le génocide rwandais.



© ARTLINE FILMS

LIBAN, DES GUERRES ET DES HOMMES, LES TROIS ÉPISODES

Episode 1 : 1975-1982

Dans ce premier épisode, les Libanais rappellent comment des hommes et des femmes ordinaires prennent les armes. Pour certains, la guerre est un passage à l'âge adulte, presque un jeu. Elle semble alors être la solution aux problèmes du pays. Très vite, deux camps s'opposent : une ligne de démarcation coupe Beyrouth en deux secteurs. Les francs-tireurs prennent position. C'est le temps des barrages, des disparitions et des premiers massacres. Au fil des années, la haine et la peur grandissent. Les alliances se font et se défont. Syriens et Israéliens envahissent le Liban. On aménage la vie quotidienne comme on peut, on vit avec la mort et on finit par s'inquiéter quand c'est calme.

Episode 2 : 1982-1990

Les Libanais reviennent sur l'embrasement général du pays. La ville de Beyrouth est envahie par les soldats israéliens. Assassinat du président Bachir Gemayel, massacre des Palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila... Les alliances du passé explosent comme les voitures piégées. Premiers otages occidentaux, la communauté internationale se retire. Après avoir tiré sur celui d'en face, on tire sur le voisin de sa rue, puis sur celui de son immeuble. On tire enfin sur son frère. « L'arme n'est plus un outil, elle devient mon cerveau. » Le chaos touche toutes les communautés qui s'entre-déchirent. « Ce n'est plus une guerre, mais un vaste crime. » Premiers accords de paix, par épuisement. Le pays est en ruine.

Episode 3 : 1990-2012

Dans ce dernier épisode, les Libanais racontent la reconstruction de Beyrouth en rasant le passé. Pas de manuel scolaire pour raconter l'histoire. Les pierres reçoivent plus d'attention que les êtres. Des guerres encore. Fin des occupations israélienne (2000) et syrienne (2005). Assassinat de Rafic Hariri. D'autres lignes de démarcation, invisibles, séparent encore les Libanais. Crainte d'une reprise de la guerre. Printemps arabe, révolution en Syrie, « le Liban est au cœur du volcan ». Des ex-combattants de différentes confessions disent non aux armes et oui au dialogue. S'esquisse enfin la nécessité vitale de vivre avec l'autre.



© ARTLINE FILMS

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC LAFFONT, AUTEUR-RÉALISATEUR

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à plonger au cœur de la tragédie libanaise ?

Frédéric Laffont : Le Liban occupe mon imaginaire depuis plus de vingt-cinq ans. J'avais 20 ans quand, participant à *La Course autour du monde*, j'ai voulu aller à Beyrouth en guerre pour y filmer le quotidien d'un fleuriste qui livrait ses bouquets de part et d'autre de la ligne de front. La fermeture de l'aéroport, pour cause de bombardements, m'aura privé de ce premier voyage. Ensuite, assez vite, j'ai pu m'y rendre. A plusieurs reprises, j'y ai filmé le quotidien pendant les combats, en prenant mes distances avec l'actualité immédiate. J'ai connu la vie dans les abris, les francs-tireurs, la peur, mais aussi une urgence extraordinaire de vivre... et cela m'a lié de façon particulière avec les Libanais. Ce qui s'est passé depuis 1975 n'est toujours pas raconté dans les manuels scolaires libanais. Pour les écoliers, l'histoire s'arrête en 1943, l'année de l'indépendance du Liban. Depuis ? Rien. Les seigneurs de guerre de tous bords se sont amnistiés, et le peuple reste orphelin de son histoire. C'était pour moi le moment de filmer ceux qui avaient traversé ces années de guerres qui semblent ne pas vouloir finir. Recueillir les paroles et donner à voir les visages de ces anonymes qui allaient disparaître, mais surtout faire, à mon niveau, œuvre de paix. Je n'ai peut-être pas cessé de filmer le fleuriste de mes 20 ans...

Comment avez-vous choisi vos intervenants ?

F. L. : J'ai choisi d'aller vers des personnes que je ne connaissais pas. J'ai pris mes distances avec les porteparole de toutes sortes. Ce qui m'intéressait, c'étaient les récits d'anonymes qui acceptaient de dire « je » et dont la somme des témoignages raconterait une histoire populaire jamais entendue. Pour cela, je n'ai pas fait de casting pour sélectionner les témoignages les plus fous, les plus beaux ou les plus tristes. Je suis allé, souvent au hasard, à la rencontre de ceux dont les récits personnels allaient constituer un puzzle. La narration des trois épisodes repose sur ces fragments ordonnés de façon chronologique. J'ai recueilli la parole de personnes issues de différents milieux sociaux, hommes et femmes, combattants et non combattants, vivant en ville ou à la campagne, de toutes confessions ou obédiences politiques. J'ai veillé, sans l'afficher, à ce que les différentes communautés libanaises soient représentées. C'est un parti pris « onusien » que j'assume. Je tiens à ce que chacun puisse se sentir bien traité afin que la parole de l'autre soit aussi entendue.

Qu'aviez-vous envie de raconter ?

F. L. : Il n'était pas question pour moi de travailler plus de trois années pour dire que la guerre est laide et que la paix

lui est préférable : tout le monde sait cela ! Si j'ai consacré trois ans de ma vie à la réalisation de ce film, c'est pour m'accorder la chance d'être surpris par ce qu'il allait raconter. Mon travail consiste essentiellement à créer les conditions de cette surprise et à surprendre le spectateur. Autrement dit : libérer le plus possible les paroles, les imaginaires et l'écriture cinématographique des puissants formatages qui nuisent aux documentaires comme à notre représentation du monde. L'enjeu était de faire du cinéma, et pas de la radio filmée, avec la parole humaine. En cela, les travaux de David Lynch aux Etats-Unis (*Interview Project*) m'auront inspiré. Il y a trois ans, j'avais très envie de raconter cette histoire sans savoir ce qu'elle allait dire... En l'absence de manuels scolaires, pour ne pas passer par pertes et profits ces années de guerre, j'avais aussi le désir d'initier quelque chose qui pourrait être repris et approfondi par les Libanais. Notre étroite collaboration avec la fondation Umam – qui fait un travail remarquable sur la mémoire – rend possible ce projet.

Quel regard portent les Libanais sur leur histoire ?

F. L. : Beaucoup ont le sentiment que leur histoire leur échappe. Le Liban a deux puissants voisins : la Syrie d'un côté et Israël de l'autre. Tous deux y ont décidé de la pluie et du beau temps pendant des décennies, mais les Libanais ont aussi leurs responsabilités dans les guerres à répétition qui détruisent leur pays depuis 1975. Le Liban est un petit pays, de la taille du département de la Gironde et, pourtant, il est dans notre imaginaire beaucoup plus grand que l'espace géographique qu'il occupe. Il est composé de plusieurs communautés religieuses influencées par ce qui se passe au-delà de ses frontières. Nombreux sont les Libanais qui ne savent pas pourquoi la guerre a commencé, pourquoi elle a pris fin et même si elle a vraiment pris fin.

Selon vous, quel avenir se dessine pour le Liban ?

F. L. : Je ne sais pas. Je ne suis ni expert ni astrologue. Comme chacun l'imagine, l'avenir du Liban est en partie lié à ce qui se déroule en Syrie. Le régime de Bachar al-Asad est à l'agonie mais réprime encore dans le sang la révolution syrienne. Des oiseaux de mauvais augure prédisaient que le Liban allait vite exploser, que les combats allaient embraser le pays du Cèdre. Oui il y a eu des morts, oui le pays est instable, oui la situation est tendue, mais, depuis vingt et un mois que la Syrie est à feu et à sang, le Liban « résiste ». Les Libanais sont épuisés par ces guerres qui ruinent leur existence. Nous ne sommes plus en 1975. Qu'ils soient chrétiens, chiites, sunnites ou Druzes, nombre de Libanais, et c'est aussi ce que dit mon film, aspirent à d'autres lendemains. Hormis quelques seigneurs de guerre, tous les Libanais ont perdu. Voir grandir les enfants normalement, pouvoir travailler, voyager, vivre comme tout un chacun sont aussi des aspirations très fortes au Liban. Ces voix-là ont évidemment plus de mal à se faire entendre que le fracas des canons...

Propos recueillis par Christine Guillemeau